

## VI. VARIA

*Les manuscrits du Moyen-Orient, Essais de codicologie et de paléographie.* Actes du colloque d'Istanbul (26-29 mai 1986), édités par F. DÉROCHE. Istanbul, I.F.E.A. (Varia Turcica VII) — Paris, Bibliothèque nationale et C.N.R.S., 1989. 29,7×21 cm, 142 p.+67 planches.

Ce n'est pas un hasard si le premier colloque consacré à la codicologie et la paléographie des manuscrits du Moyen-Orient s'est tenu à Istanbul, où il a été organisé à l'initiative de F. Deroche avec l'aide de l'Institut français d'études anatoliennes. Pour citer A. Hartmann dans sa communication, « les collections de manuscrits arabes conservés sur le territoire de l'actuelle Turquie comptent parmi les plus riches et les plus précieuses du monde ... À la fin des années quarante de notre siècle, H. Ritter dénombrait environ 124.000 manuscrits dans la seule ville d'Istanbul : « aucune capitale de l'Orient ou de l'Occident ne peut se vanter de conserver une pareille quantité de manuscrits. Istanbul est le premier centre de manuscrits arabes, persans et turcs dans le monde ». À la fin des années 1960, le nombre des manuscrits disponibles à Istanbul était monté à 140.000. Aujourd'hui on compte à peu près 200.000 manuscrits.

La prise de conscience de l'extrême richesse des collections de manuscrits islamiques est relativement récente, et remet en cause quelques certitudes. Estimant qu'il y a quelque chose comme trois millions de manuscrits arabes dans le monde, J.J. Witkam compte qu'un tiers d'entre eux contient des textes qui n'ont jamais été édités, de sorte que l'histoire de la littérature arabe reste à faire. A. Hartmann ajoute : « le volume et la signification de ces énormes ressources bibliographiques n'ont été reconnus que tout récemment, et leur exploitation scientifique ne fait que commencer. Tout ceci place deux sciences auxiliaires, la codicologie et la paléographie devant une tâche immense ».

On peut s'étonner du retard pris par les spécialistes des manuscrits du Moyen-Orient par rapport à ceux qui étudient les manuscrits grecs ou latins. F. Deroche s'interroge à ce sujet dans l'avant-propos : « Est-ce la masse de la documentation à dépouiller, est-ce l'ampleur de la tâche d'élaboration des données qui a jusqu'à présent dissuadé d'entreprendre une telle aventure ? Cela n'est pas impossible ... ». Le présent livre est le premier témoin du développement récent qu'a connu la discipline et du fait que le découragement n'avait pas pris définitivement le dessus chez les spécialistes.

Ceux d'entre eux qui ont participé à l'élaboration du présent volume mettent l'accent sur les divers intérêts de la discipline, ce qui se traduit par des contributions extrêmement variées, comme le montre la table des matières :

	Page
Jan Just Witkam, Aims and methods of cataloguing manuscripts of the Middle East.....	1
Muhammad Isa Waley, Some problems and possibilities in dating Persian manuscripts .....	7

	Page
Annie Berthier, Contribution à l'histoire des fonds de manuscrits orientaux des bibliothèques européennes : le fond turc de la Bibliothèque nationale de Paris .....	17
Angelika Hartmann, Codicologie comme source biographique : à propos d'un autographe inédit d'Ibn al-Ğauzī (m. 597/1201) .....	23
Aldo Galotta, Sur le problème de datation des manuscrits turcs .....	31
Siegbert Uhlig, Grundfragen äthiopischer Kodikologie .....	35
Dorothea Duda, Alte Restaurierungen und Fälschungen bei orientalischen Handschriften .....	39
Ramazan Şeşen, Les caractéristiques de l'écriture de quatre manuscrits du IV <sup>e</sup> /X <sup>e</sup> siècle .....	45
Yvette Sauvan, Un traité à l'usage des scribes à l'époque naṣride .....	49
Adam Gacek, Technical practices and recommendations recorded by classical and post-classical Arabic scholars concerning the copying and correction of manuscripts .....	51
Yves Porter, Une traduction persane du traité d'Ibn Bādis : <i>'Umdat al-kuttāb</i> (ca. 1025) .....	61
Paola Orsatti, Épigraphes poétiques dans des manuscrits persans du XV <sup>e</sup> et XVI <sup>e</sup> siècle et exergue du <i>Šāhnāma</i> de Firdawsi .....	69
Angelo Michele Piemontese, Devises et vers traditionnels des copistes entre explicit et colophon des manuscrits persans .....	77
Francis Richard, <i>Divānī</i> ou <i>Ta'liq</i> : un calligraphe au service de Mehmet II, Sayyidi Muhammad Monši .....	89
Jonathan M. Bloom, The Blue Koran : an early Fatimid kufic manuscript from the Maghrib .....	95
François Deroche, À propos d'une série de manuscrits coraniques anciens ..	101
Uğur Derman, Une sourate coranique calligraphiée au XVI <sup>e</sup> s. en caractères coufiques laqués .....	113
Béatrice Saint-Laurent, The identification of a magnificent Koran manuscript	115
Sheila S. Blair, On the track of the « Demotte » <i>Shāhnāma</i> manuscript .....	125
Marianna S. Simpson, Codicology in the service of chronology : the case of some Safavid Manuscripts .....	133

Plusieurs conservateurs de manuscrits mettent l'accent sur le renouveau de la catalographie, qui, pour J.J. Witkam, doit comprendre la description du contenu (davantage axée sur le contexte culturel qui l'a vu naître), mais aussi du livre en tant qu'objet archéologique : le catalogue doit tendre de plus en plus à devenir la source initiale des recherches sur la production littéraire arabe ou islamique. M.I. Waley et A. Galotta insistent surtout sur le concours que doivent s'apporter mutuellement la codicologie et la paléographie pour permettre l'émergence d'une information fondamentale : la datation. Pour A. Berthier, « l'un des champs d'application de la codicologie en général est de faire l'histoire des fonds de manuscrits, celle des collections et des collectionneurs, de reconstituer la liste des propriétaires successifs d'une pièce ou d'un ensemble, les lieux où le manuscrit a pu séjourner ».

Pour A. Hartmann, « la codicologie ... analyse tout particulièrement les annotations spontanées des scribes et des propriétaires » et a pour intérêt principal de fournir de nouvelles sources à l'historiographie. On retrouve ici une conception proche de celle de G. Vajda, selon laquelle le manuscrit est intéressant essentiellement pour le contenu et tout ce qui peut

contribuer à éclairer les circonstances de sa transmission. Pour P. Orsatti et A.M. Piemontese, les « annotations spontanées des scribes » sont représentées par de courts textes poétiques ou des notes personnelles de copiste qui peuvent être considérés comme des créations littéraires originales et méconnues.

M.S. Simpson et F. Richard ne semblent pas très éloignés de la conception d'une codicologie/paléographie qui se met au service de l'histoire, celle des institutions culturelles en particulier. M.S. Simpson, analysant les étapes de la fabrication de quatre recueils de poésie persane, constate que la transcription du texte et sa mise en codex étaient, dans la bibliothèque d'un sultan iranien du XVI<sup>e</sup> siècle, deux opérations totalement indépendantes. Sa découverte permet de comprendre le fonctionnement d'une institution comme la *kitabkhana* du sultan Ibrahim Mirza, qui n'avait rien à voir avec une *scriptorium* réunissant de façon permanente en un même lieu scribes et enlumineurs, mais dont le rôle était de faire un plan d'achat des travaux d'artistes réputés. Ceux-ci lui parvenaient ensuite séparément, quelquefois au bout de plusieurs années. Le responsable du travail composait alors le recueil et l'envoyait au commanditaire, de sorte que la *kitabkhana* fonctionnait comme une maison d'achat par correspondance. De son côté F. Richard, à travers la découverte du rôle de Sayyidi Mōhammed Monšī dans l'introduction du *ta'liq* (écriture de chancellerie qui requérait une virtuosité exceptionnelle et rendait difficile l'altération des documents officiels) dans l'écriture de plusieurs manuscrits de textes littéraires ou mystiques, montre l'importance des maîtres calligraphes des « divans » des princes dans la création des styles d'écriture.

On trouve aussi quelques communications où la codicologie/paléographie est appelée à se mettre au service de l'histoire de l'art, soit pour décrire des « *mirabilia* » (U. Derman et B. Saint-Laurent), soit, comme chez S.S. Blair, J.M. Bloom ou D. Duda, pour retrouver, à travers les *membra disjecta* de manuscrits célèbres dispersés dans différentes collections publiques et privées, leur histoire véritable en tant que manuscrits : il s'agit dans certains cas d'en finir avec des légendes séduisantes à la vie dure (le Coran bleu), ou de raconter, sur la base de faits matériels concrets et observables, l'histoire des retouches, voire des falsifications délibérées subies par le manuscrit pour en accroître la valeur marchande.

Si R. Şeşen ne s'intéresse, dans sa communication, qu'à la paléographie, signalant l'intérêt extraordinaire de quatre manuscrits du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle conservés dans la Bibliothèque Köprülü (dont un exemplaire du *Muqtaṣab* d'al-Mubarrad annoté par al-Sirāfi), S. Uhlig et F. Déroche, qui sont essentiellement des paléographes, utilisent la codicologie comme une discipline annexe de la paléographie. F. Déroche, au moyen d'études statistiques très élaborées, réussit à mettre en évidence l'association étroite qui unit une écriture à un format donné dans un groupe de Corans des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles.

Le dernier groupe de communications pourrait peut-être se définir comme celui des codicologues pour qui la discipline « codicologie » n'a pas à s'excuser d'être aussi éloignée de ce qui, encore aujourd'hui, au regard de nombreux islamisants, fait l'unique intérêt d'un manuscrit : le texte. Tous trois consacrent leur communication à la découverte de sources sur les techniques de fabrication du livre manuscrit. Ainsi Y. Sauvan annonce-t-elle la découverte d'un traité, retrouvé aux folios 112<sup>vo</sup>-133<sup>vo</sup> du manuscrit arabe 6844 de la Bibliothèque nationale, dont l'inspiration est proche de la *'Umdat al-kuttāb* d'Ibn Bādis, mais avec certaines

spécifications propres à l'Andalousie. Y. Porter fait part, lui aussi, d'une découverte : celle d'une traduction persane de l'ouvrage d'Ibn Bādis, qui se distingue de la version arabe non seulement par l'ordre des chapitres, mais aussi par des différences textuelles importantes. Je terminerai avec la très remarquable communication de A. Gacek : elle repose sur de nombreuses sources arabes dont le dépouillement est mis au service d'une grande érudition, et regorge de renseignements précieux, fréquemment illustrés par l'explication et la traduction de termes techniques. Il ajoute à la liste des sources dont il s'est inspiré, la reproduction d'un texte inédit, le chapitre VI du *Durr al-naqid* de Badr al-Dīn al-Ġazzī (planches XX b à XXXII b).

Pour ne pas avoir l'air de me complaire dans une approbation sans réserve, je tiens à signaler deux vrais défauts du livre : le brochage ne résiste pas à la première lecture, et la planche XX b est reproduite dans le mauvais sens.

Le colloque d'Istanbul, qui s'est tenu à peu près au moment où paraissait le premier numéro de la nouvelle et luxueuse revue de J.J. Witkam « Manuscripts of the Middle East », marque donc une date importante.

Geneviève HUMBERT  
(I.R.H.T., Paris)

Manuela MARIN (editados por) *Estudios onomásticos-biográficos de Al-Andalus*, vol. I, Madrid (Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Filología, Departamento de Estudios Arabes), 1988. 17×24 cm, 611 p.; María Luisa AVILA (ed. por), vol. II, Granada (C.S.I.C., Escuela de Estudios Arabes), 1989. 345 p.; María Luisa AVILA (ed. por), vol. III, Granada (C.S.I.C., Escuela de Estudios Arabes), 1990, 361 p.; Luis MOLINA (ed. por), vol. IV, Granada (C.S.I.C., Escuela de Estudios Arabes), 1990. 325 p.

Voici les quatre premiers volumes d'une entreprise de recherche importante dans les études des arabisants espagnols sur al-Andalus. Dans l'ensemble du projet international *Onomasticum Arabicum*, Manuela Marín a réussi à former une équipe solide au sein du Consejo Superior de Investigaciones Científicas, section philologie (arabe). Cette équipe prend donc le relais de la vieille Escuela de Estudios Arabes qui, un siècle plus tôt, avait entrepris l'édition et l'étude des textes bio-bibliographiques d'al-Andalus. Ainsi le C.S.I.C. devient-il le centre de recherche le plus important pour les études arabes en Espagne, prenant son indépendance par rapport aux universités de Madrid et de Grenade (avec trois axes de recherche : onomastique, archéologie, histoire hispano-maghrébine du XVI<sup>e</sup> siècle). Il devient aussi le premier éditeur d'ouvrages scientifiques sur le monde arabe, avec l'Instituto de Cooperación con el Mundo Arabe (ex-Instituto Hispano-Arabe de Cultura) dont les intérêts culturels sont plus variés. Équipe de recherche et maison d'édition méritent donc une présentation assez longue, puisqu'il s'agit d'une initiative consolidée dont les résultats actuels sont les bases d'une activité future très sérieusement garantie — entre autres causes — par la jeunesse relative d'une équipe assez bien étoffée, du point de vue financier, du point de vue du nombre des chercheurs et du point de vue de la cohérence de leur projet.